

David Grossman

Propos recueillis par Nicolas Weill,

Le Monde, 27 septembre 2024

Qu'éprouvez-vous, un an après le 7-October, alors que la guerre actuelle est devenue l'un des conflits les plus longs qu'a connus Israël et qu'elle menace de s'étendre au Liban ainsi qu'à tout le Proche-Orient ?

Un sentiment de deuil, de douleur. Car le principal, à mes yeux, le processus ouvrant sur un possible accord avec les Palestiniens, a subi un coup épouvantable dont je ne sais s'il pourra se relever. Mais avant l'occasion de paix perdue, je pense à nos otages, détenus dans des conditions inhumaines. Je pense aussi au dégrisement des Israéliens, qui ont vécu dans l'illusion qu'ils pourraient demeurer éternellement invaincus, illusion entretenue des années durant par nos dirigeants.

Le fait que nous n'aurions pu imaginer les Palestiniens capables d'une action aussi élaborée et meurtrière en dit long sur l'attitude israélienne envers eux. Mais la douleur reste primordiale. On la voit sur le physique des gens qui marchent courbés, malades, le visage triste. Beaucoup envisagent de quitter le pays ou le font...

Parfois, je me prends à penser que du bien pourrait quand même sortir d'une telle situation : une façon nouvelle d'appréhender l'existence au contact de sensations comme l'épuisement, la faiblesse, la peur et toutes ces choses que nous nous sommes efforcés d'éviter par notre vie d'« escapistes », de gens fuyant l'engagement. Cette réalité qui est comme tombée d'elle-même sur nos épaules peut nous ouvrir un chemin plus réaliste, plus empathique, y compris à l'égard des souffrances de l'ennemi.

Peut-être Israël finira-t-il par comprendre la nécessité de parvenir à la paix avec ses voisins. Car il ne les vaincra pas militairement. Le mieux, pour son avenir, c'est d'arriver aussi vite que possible à un accord garanti par les grandes puissances, avec le soutien des pays arabes modérés qui ont besoin de l'appui d'Israël contre l'Iran.

Après le coup qui nous a pris par surprise, notre vie sera plus compliquée, plus incertaine, mais la majorité des Israéliens aura enfin fini par intérioriser que l'intérêt supérieur d'Israël est de conclure la paix, la meilleure des sécurités possibles. Bien sûr, au Proche-Orient, il est interdit de baisser la garde.

L'objectif consiste à atteindre le meilleur équilibre possible entre deux parties qui, de toute façon, ne s'aiment pas.

Dans votre recueil d'articles, vous faites allusion à Etty Hillesum, victime néerlandaise de la Shoah, en choisissant pour titre une de ses formules, « cœur pensant ». Certains historiens du génocide, comme Omer Bartov, ont contesté l'usage du mot « pogrom » pour désigner les massacres du 7-October. Qu'en pensez-vous ?

Je comprends que l'usage de ce mot crée des réticences. Ce qui s'est passé est un massacre lancé contre une population attaquée par surprise. Mais, entre cela et ce que recouvre le mot « pogrom », il y a une différence. Israël dispose d'armes puissantes pour sa défense et les conditions ont changé. L'usage du terme « pogrom » renvoie plutôt au lien qu'il y a entre ce qui est israélien et ce qui est juif. Pour les Israéliens, le terme « pogrom » met à nu la faiblesse d'Israël, les failles dans sa défense. Ils hésiteront à y recourir.

Mais moi je sens que l'identité israélienne s'est très vite dissoute, après le 7-October, dans la tragédie juive et ses blessures. Le juif vit en effet avec le soupçon permanent d'être étranger à ceux qui l'entourent, soupçon qui le fragilise. L'Israélien, lui, s'est toujours perçu comme très fort. Soudain cette force est atteinte et le voilà ramené au cœur de la tragédie juive. Il faut nous y habituer et en tirer la leçon.

Dans un des textes rédigés avant le 7-October, à propos de la vague de protestation contre la réforme du système judiciaire, vous alliez jusqu'à dire qu'Israël était menacé non seulement de l'extérieur mais également à l'intérieur. L'unité s'est-elle reconstituée, comme conséquence de l'attaque du Hamas et de la guerre à Gaza ?

Non, absolument pas. On a pu croire qu'au vu des événements nous allions nous rassembler. Au lieu de cela, nous avons le spectacle des dissensions politiques, la cassure qu'il y a à l'intérieur du peuple et, si pénible que ce soit, la haine. Celle-ci se traduit par le comportement dont sont la cible les représentants des familles d'otages qui manifestent tous les samedis soir à Tel-Aviv : on voit des gens hurler à la trahison, crier qu'il est dommage que leurs enfants ne soient pas déjà rentrés dans des cercueils.

Personnellement, je n'ai aucun désir d'appartenir à une tribu de ce genre. Mon peuple s'égare dans cette violence interminable. Il faudra sans doute des années pour que nous redevenions un Etat équilibré, avec des tensions intérieures et des problèmes certes, comme tout Etat, mais au moins guéri de cette haine qui sévit dans tous les coins. Sur le champ de bataille, les combattants parviennent à neutraliser presque complètement les questions politiques. Face à la mort, on

retrouve de l'unité. Beaucoup de soldats, de retour du front, sont choqués. Ils se demandent pourquoi ils se battent s'il y a une telle haine intestine !

Quelle est votre opinion sur la vague d'antisémitisme que le 7-October a déclenchée dans le monde ?

C'est une chose horrible. Le monde démocratique devrait s'interroger sur ce déferlement de haine qui surgit immédiatement dès lors qu'il s'agit d'Israël, mettant en question son existence même. J'éprouve un sentiment de colère à chaque fois que le président des Etats-Unis réaffirme le droit d'Israël à exister. Pourquoi, après soixante-seize ans, avons-nous encore besoin de ce blanc-seing ? Il ne viendrait à l'idée de personne de lui demander de s'engager pour le droit à l'existence de la France, de l'Italie et même de l'Egypte ou de la Jordanie !

Comment respecter des valeurs universalistes et démocratiques en maintenant un régime d'occupation ?

C'est une grande question. Israël est un Etat démocratique. La liberté d'expression et de manifestation y a cours. D'un autre côté, il domine et occupe depuis cinquante-sept ans un autre peuple. C'est l'un de ses paradoxes fondamentaux et, pour le résoudre, il faut parvenir au plus vite à des relations d'égalité et de reconnaissance réciproques entre Israéliens et Palestiniens. Evidemment que nous avons le droit de nous défendre, mais, pour toute une partie de l'opinion publique, l'histoire commence avec le massacre du 7-October. D'autres la font débuter à la guerre des Six-Jours. La réalité est qu'elle est bien plus ancienne. Pour en finir avec ce paradoxe, il n'y a d'autre choix que la solution à deux Etats, avec un Etat palestinien souverain et indépendant, dont les citoyens pourront vivre en liberté et restaurer une dignité.

A quoi attribuez-vous l'échec de la gauche pacifiste israélienne à convaincre l'opinion du pays de la nécessité d'une telle solution ?

La balle du revolver sera toujours plus efficace et convaincante que mille discours sur une place publique. La peur a une puissance énorme, et le terrorisme provoque une peur qui dégénère en haine. Notre arsenal à nous, les intellectuels et les écrivains pacifistes d'Israël, est très peu fourni. Nous venons dire aux Israéliens que tout ira bien, que l'ennemi finira par comprendre peu à peu les avantages de la paix. Mais le réel se révèle plus compliqué, plus lourd de menaces. Aucun camp n'est prêt à renoncer à ses acquis ni à sa radicalité.

Nous avons désespérément besoin d'aide extérieure, d'une alliance régionale qui impliquera des pays extérieurs au Proche-Orient. Un danger se profile avec Daech, les houthistes, le Hezbollah et l'Iran – un pays avec qui il vaudrait la

peine d'établir une sorte de dialogue. Aujourd'hui, l'idée peut paraître naïve. Mais si notre but consiste à restaurer une normalité, il faut retourner chaque pierre de l'édifice. Il y a quarante ans, les relations entre l'Iran et Israël étaient chaleureuses ! Et donc il n'est pas complètement délirant de penser que la roue peut s'inverser. Il faut en tout cas essayer.

On a l'impression qu'une nouvelle génération d'écrivains se détourne de la politique pour des sujets plus intimes. Partagez-vous cette impression ?

La tâche de l'écrivain consiste avant tout à écrire de bonnes histoires, et une bonne histoire peut être éloignée de la réalité. Les événements actuels font que les écrivains n'écrivent presque plus. Du moins de leur écriture habituelle. Tous ceux que j'ai rencontrés récemment me confient la même chose. J'ai moi-même le sentiment d'être réduit au silence. J'en viens d'ailleurs à penser qu'il n'est pas si mauvais que les mots nous manquent en ce terrible moment. Car, parfois, les mots fournissent une solution facile à une situation complexe.

Peut-être ne sommes-nous pas encore parvenus à ce stade du deuil où l'on reconnaît ses erreurs, comme celle de s'être laissés bercer par ce marchand d'illusion qu'est Benyamin Nétanyahou, qui a voulu nous persuader que nous étions là éternellement, que tous nos ennemis seraient écrasés. Nous avons besoin d'un discours nouveau, plus réaliste, plus humain, plus courageux dans la confrontation avec nos fautes, dans l'adoption d'un compromis capable d'instaurer la paix. Comme vous voyez, la tâche est énorme !